

L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius

par Philippe Edel

Au début du XIX^e siècle, Vilnius¹ est une ville en pleine expansion. De 17 500 habitants en 1796, elle atteint les 56 300 en 1811 et est devenue la troisième ville de l'Empire russe. Ce développement est largement dû aux nouvelles fonctions administratives de la cité, à la concentration en ses murs de nombreuses résidences nobiliaires et à l'essor des activités manufacturières et commerciales de la région. Vilnius est alors aussi à la croisée des sciences et des arts en Europe. Le moteur de ce rayonnement est sans conteste son université, qui est la première de Russie en nombre d'étudiants, avant celles de Dorpat/Tartu ou de Moscou. Elle forme 278 étudiants en 1808, 893 en 1824, 1 321 en 1830. Au sein de l'université, la faculté de médecine est la plus importante et la plus prestigieuse. Ainsi, le prince Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861)², curateur de l'université, écrivait en 1824 que, « *parmi toutes les facultés ou branches d'études qui composent l'université de Vilna, celle qui s'est le plus rapprochée d'une perfection désirable, c'est la faculté de médecine.* »³

C'est dans ce contexte que se situe l'âge d'or des médecins français à l'université de Vilnius, période qui s'étale sur un demi-siècle – entre 1774 et 1824 – et qui est ponctuée par des événements historiques majeurs, tels que le dernier partage de la Pologne-Lituanie en 1795 avec l'annexion de Vilnius à l'empire russe et la campagne de Russie de Napoléon en 1812. Par ailleurs, deux décisions importantes, l'une prise à Rome, l'autre à Saint-Petersbourg, marquent chacune une rupture majeure pour l'université de Vilnius durant cette période : d'une part, la suppression de la Compagnie de Jésus décidée en 1773 par le pape Clément XIV; et d'autre part, la grande réforme de l'enseignement décidée par le tsar Alexandre I^{er} en 1803.

La décision du pape a une forte incidence en Pologne-Lituanie, car l'ensemble du système scolaire et universitaire y est administré par l'ordre jésuite qui l'a créé lors de la Contre-réforme, au XVI^e siècle. Pour pallier le vide ins-

¹ Fondée au XIV^e siècle par le grand-duc de Lituanie Gediminas comme capitale de son Etat, Vilnius fit partie de l'Union polono-lituanienne jusqu'en 1795, de l'Empire russe jusqu'en 1918, de la République de Pologne jusqu'en 1939, et de l'URSS jusqu'au rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990. Elle fut appelée « Vilna » en France jusqu'au début du XX^e siècle.

² Homme d'État, écrivain et diplomate polonais, le prince Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861) fut président du Conseil des ministres de la Russie impériale et ministre des Affaires étrangères du Tsar de 1804 à 1806, curateur de l'université de Vilnius de 1803 à 1824. Président du gouvernement national polonais (1830), il partit en exil en France où il vécut à l'hôtel Lambert à Paris. Il est enterré à Montfermeil près de Meaux.

³ Cité dans l'ouvrage de Daniel Beauvois en référence bibliographique à la fin de l'article.

titutionnel causé par cette décision, le chancelier du grand-duché de Lituanie Joachim Chreptowicz (1729-1812) crée une instance originale, la Commission de l'Éducation Nationale (*Komisja Edukacji Narodowej*), dont il confie la présidence à l'évêque de Vilnius, Ignacy Massalski (1729-1794). En 1781, l'université de Vilnius, dont la tutelle est assurée par cette Commission, prend alors le nom de *Schola Princeps*, qu'elle garde après l'annexion à l'Empire russe en 1795.

Quant à la réforme du système de l'enseignement voulue par le tsar Alexandre I^{er}, elle transforme en 1803 la *Schola Princeps* en Université impériale, avec un statut comparable à celui des cinq autres universités de l'Empire⁴. Désormais placée sous la tutelle d'un curateur nommé par le tsar, l'université de Vilnius assure alors elle-même la mission de la Commission de l'Éducation Nationale et dirige à ce titre tous les autres établissements d'instruction répartis dans les huit gouvernorats lituaniens et ruthéniens de Vilnius, Grodno, Minsk, Moguilev, Vitebsk, Kiev, Volhynie et Podolie, soit un territoire peuplé de près de neuf millions d'habitants. L'influence de l'université de Vilnius est alors considérable.

Revenons à 1773. Quand l'université est sécularisée cette année-là, parmi les nouvelles disciplines qui y sont introduites figurent les sciences naturelles. Il est ainsi décidé de créer un collège de médecine. L'évêque Massalski, en tant que président de la Commission de l'Éducation Nationale, demande à son médecin personnel, le Français Nicolas Regnier, de constituer l'embryon de cette faculté et le nomme en 1775 professeur d'anatomie et de chirurgie, avant même la création de la faculté. Il est ainsi le premier des sept médecins français ou d'origine française qui marqueront l'essor de cette discipline, à côté d'universitaires polonais, allemands ou italiens – souvent tout aussi francophones – en y apportant leurs connaissances et leurs expériences acquises – en France ou ailleurs en Europe – comme nous verrons plus loin.

Nicolas Regnier (1723-1800)⁵ est né à Strasbourg, alors ville royale libre de France. Fils d'un officier d'artillerie en poste à la citadelle de la ville, il fait ses études de médecine à l'université de Strasbourg qui est aussi renommée en France pour sa faculté de médecine que celles de Paris et de Montpellier, notamment par la qualité et la variété de ses enseignements. C'est à Strasbourg qu'est d'ailleurs créée en 1728 la première école d'accou-

⁴ Dorpat/Tartu, Moscou, Saint-Petersbourg, Kharkiv, Kazan.

⁵ Certaines sources polonaises et lituaniennes (*Słownik bio-bibliograficzny dawnego uniwersytetu Wileńskiego*, Wilno, 1939. *A short history of Vilnius university*, Leidykla Mokslas, Vilnius, 1979. *Tabytų Lietuvos encyklopedija*, Vilnius 1987. *Polski Słownik Biograficzny*, Polska Akademia Nauk, 1987 et le site web de l'université de Vilnius : <http://www.mokslasvu.mb.vu.lt>, 2008.06.30) font naître Nicolas Regnier en 1746 (au lieu de 1723), ce qui est inexact comme l'atteste son acte de baptême déposé aux archives de la ville de Strasbourg, consulté par l'auteur du présent article.

chement en Europe par Jean-Jacques Fried (1689-1769) qui est considéré comme le « père de l'obstétrique moderne ». Ce modèle novateur est repris dans toute l'Europe, dès 1751 à Londres, puis à Berlin et Saint-Petersbourg. C'est un contemporain strasbourgeois de Regnier, Jean-Georges Roederer (1726-1763), qui fonde à Göttingen la première clinique obstétricale d'Europe. Après l'obtention de son doctorat, Regnier exerce comme médecin et nous le retrouvons, dès 1755, au service de l'évêque Massalski. Pour lui qui n'a jamais enseigné, le projet de créer une école de médecine est donc un énorme défi. Il lui faut six années pour le concrétiser. C'est en 1781 seulement qu'un bâtiment, situé dans la cour du n°22 de la rue Didžioji, est entièrement affecté au *Collegium medicum*. L'immeuble comprend deux salles de cours, un théâtre anatomique, un musée anatomique, plusieurs cabinets pour travaux pratiques, un terrain pour le jardin botanique, et plusieurs appartements pour les professeurs. La cérémonie d'ouverture officielle du collège se tiendra le 24 novembre 1781, en présence des plus hautes autorités de la ville, et des cinq premiers professeurs, dont trois Français. L'année « 1781 » figure encore aujourd'hui dans le logo de la faculté. Chargé au départ de la chaire d'anatomie et de chirurgie, Regnier s'intéresse particulièrement à la chirurgie et surtout à l'obstétrique, spécialité strasbourgeoise comme on l'a vu. À partir de 1781, il prend en charge deux nouvelles chaires : celle de médecine théorique et celle d'obstétrique. C'est lui qui introduit vraiment cette dernière discipline en Lituanie. Il fonde aussi cette année-là le premier service d'accouchement en Lituanie, à l'hôpital Saint-Roch de Vilnius. Dans les dictionnaires lituaniens, il est d'ailleurs généralement présenté comme *gydytojas akušeris* (médecin accoucheur). Il doit pourtant lutter contre de nombreuses oppositions, dont notamment celle du clergé, qui voyait d'un mauvais œil des hommes pratiquer les accouchements, et celle des barbiers-chirurgiens, qui y voyaient une nouvelle concurrence, leur profession n'étant pas encore séparée de celle des chirurgiens.

Dès l'été 1777, en accord avec Massalski, Regnier part en France recruter un professeur d'anatomie et de chirurgie afin de le seconder. Il rencontre à Paris **Jacques Briotet** (1746-1819), qui exerce à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu comme dissecteur et préparateur anatomique. Originaire de Thorey en Bourgogne, il accepte de le rejoindre à Vilnius, où Briotet exerce d'abord les mêmes fonctions. En 1780, il est nommé prosecteur⁶ par la Commission de l'Éducation Nationale, puis obtient le grade de docteur en médecine et chirurgie ce qui lui permet alors d'exercer comme professeur de chirurgie pratique.

⁶ Le prosecteur est une personne chargée de la préparation d'une dissection en vue d'une démonstration, d'ordinaire dans une école de médecine ou un hôpital. Le prosectorat est le nom donné à la charge universitaire dévolue à cet assistant de l'anatomiste.

Doté d'une forte capacité de travail, il est rapidement apprécié, tant comme pédagogue que comme praticien. À Vilnius, il crée le premier fonds du musée anatomique. En 1788, il fait publier son *Discours préliminaire sur la chirurgie pratique*. Il devient membre correspondant de la Société de médecine de Paris en 1805 et contribuera à la création de celle de Vilnius. En 1806, à l'époque de l'Université impériale, il participe à la fondation de la clinique chirurgicale. Briotet, tout comme Regnier, consacrera toute sa vie à l'université de Vilnius, où ils mourront tous deux.

Un troisième Français vient rejoindre Nicolas Regnier et Jacques Briotet à Vilnius en 1781 comme professeur de sciences naturelles : **Jean-Emmanuel Gilibert** (1741-1814). Né près de Lyon, il fait ses études de médecine à Montpellier. Après son doctorat, il ouvre un cabinet à Lyon et s'implique dans la vie culturelle et politique locale. Nommé professeur d'anatomie et de botanique au Collège de médecine de Lyon en 1768, il étudie la flore lyonnaise et fonde un jardin botanique. Mais cette opération le ruine et c'est ainsi qu'il accepte en 1775 l'invitation du prince Antoni Tyzenhauz, gouverneur de la région de Grodno, qui souhaite moderniser cette partie méridionale et rurale du grand-duché. Pendant les huit années qu'il passe à Grodno, Gilibert y crée une école de médecine, un hôpital, une pharmacie, un cabinet anatomique et un jardin botanique. L'école réunit pourtant peu d'étudiants, de 12 à 15, essentiellement des enfants de paysans dont les études sont prises en charge par le prince, qui est aussi le trésorier de la cour du grand-duché. Les activités développées par Gilibert étant assez onéreuses, le chancelier Joachim Chreptowicz lui propose de les transférer en 1781 à Vilnius, où le *Collegium medicum* dispose enfin de locaux. Le transfert, de Grodno à Vilnius, des collections et des plantes réunies par Gilibert nécessitera – dira-t-on – près de 78 chariots. Pendant trois ans, Gilibert enseigne à Vilnius la minéralogie, la botanique, la zoologie et la pharmacologie. S'appuyant sur le résultat de ses recherches sur la flore et la faune de la région, il fait paraître à Vilnius sa célèbre *Flora Lithuanica* où il décrit 112 espèces, ainsi que deux autres ouvrages savants. Il est l'un des premiers auteurs à avoir comparé la nature du nord de l'Europe avec celle des hautes montagnes. Il est aussi probablement le premier à avoir élevé des bisons d'Europe, anticipant les recherches de Bojanus quelques années plus tard. Il s'intéresse enfin aux ours, animal mieux connu en Lituanie que dans le reste de l'Europe, et vérifie, lors de son séjour, les informations qui circulent alors en France au sujet du plantigrade. Il confirme l'attrait des ours pour le miel, ainsi que leur capacité à nager. Mais il réfute par contre la présence d'ours blancs en Lituanie, erreur généralement commise dans les écrits naturalistes de l'époque, sous prétexte qu'il y avait souvent des peaux d'ours blancs devant les lits des nobles. Il confirme également la longue tradition de dressage et de spectacles d'ours

en Lituanie. En 1783, il décide de retourner à Lyon, où il exerce comme médecin à l'Hôtel-Dieu, puis, lors de la Révolution, il se lance dans la politique. Girondin, il est élu maire de Lyon en 1793, puis, récusé, anime la résistance lyonnaise à Robespierre. Gilibert ne reviendra plus en Lituanie mais il fera preuve jusqu'à sa mort en 1814 d'un profond attachement au grand-duché.

Pendant ce temps, l'école de médecine de Vilnius s'ouvre à de nouvelles disciplines. En 1783 est introduit l'enseignement de la physiologie et de la chirurgie théorique, puis de la pathologie et de la chimie. En 1797, l'école se transforme en faculté de médecine, avec six chaires : chimie, anatomie & physiologie, pathologie & pharmacologie, chirurgie théorique & obstétrique, chirurgie pratique, sciences naturelles, auxquelles se rajoutent en 1799 celles de thérapie et de médecine clinique. En 1785, le premier titre de docteur est conféré à un étudiant français, Charles Virion (Karolis Virionas), puis en 1793 à Auguste Bécu.

Bien que d'origine française, **Auguste Bécu** (1771-1824) est né à Grodno où son père est inspecteur des manufactures du prince Antoni Tyzenhauz. Après avoir étudié à l'école de médecine de Gilibert à Grodno, il suit son professeur à Vilnius où il obtient le grade de docteur. À partir de 1797, il exerce comme assistant à la chaire de pathologie, puis comme professeur et enseigne la pathologie et l'hygiène. Il écrit la première monographie sur la vaccination et contribue à la création, tant de la Société de médecine de Vilnius en 1805 qu'à celle de l'Institut de vaccination de l'université en 1808. Notons qu'en 1818 Auguste Bécu épouse la veuve d'un professeur de littérature de l'université, Euzebiusz Slowacki, et déjà mère du jeune Juliusz. Celui-ci deviendra un des plus célèbres poètes lituaniens de langue polonaise. C'est d'ailleurs chez Auguste Bécu à Vilnius que Juliusz Slowacki rencontrera pour la première fois en 1822 le poète Adam Mickiewicz, qui deviendra encore plus célèbre que lui. Auguste Bécu meurt en 1824 à Vilnius et est enterré au cimetière Rasų.

Dans cette galerie de portraits, venons-en aux deux célèbres Frank : Jean-Pierre (ou Johann Peter) le père et Joseph le fils. **Jean-Pierre Frank** (1745-1821) est né dans la petite ville de Rodalben, aujourd'hui dans le Palatinat, à 15 km de la frontière française sur la rive gauche du Rhin, à l'époque dans le baillage de Gräfenstein du Margraviat de Baden. Son grand-père paternel était un fournisseur français des armées qui fut tué dans la région lors de la Guerre de succession d'Espagne. Comme ses parents le destinent à la prêtrise, Frank fait d'abord ses études chez les Piaristes de Rastatt (pays de Bade), puis chez les Jésuites de Bockenheim (Bouquenom, actuellement Sarre-Union en Alsace, à l'époque dans le duché de Lorraine qui ne devint français qu'en 1766). À partir de 1761, il étudie la philosophie, toujours en Lorraine, d'abord à Metz, puis à Pont-à-

Mousson, pour ensuite se tourner vers la médecine qu'il étudie à Heidelberg et à Strasbourg, chez les célèbres professeurs Spielmann et Lobstein (chacun ayant donné son nom à une rue de Strasbourg). Après avoir commencé à exercer à Bitche en Lorraine, il est médecin à la cour de Rastatt, où est né son fils Joseph. En 1779, il publie le premier tome de l'ouvrage qui contribuera le plus à sa réputation, son fameux *Système complet de police médicale* [Mannheim – le 6^e et dernier tome paraîtra 40 ans plus tard, en 1819 à Vienne]. En 1784, il est invité à enseigner à Göttingen qu'il quittera l'année suivante pour l'université de Pavie où lui est proposé un poste de professeur et de directeur des études médicales. L'université de Pavie est alors une des plus anciennes et des plus prestigieuses d'Europe. Il y reste 10 ans où il forme toute une génération de médecins qui essaient à travers tout le Saint Empire et l'Europe. Sa réputation de clinicien et d'organisateur incite l'empereur Joseph II à lui confier en 1795 la direction de l'hôpital général de Vienne, tout en lui permettant de continuer à enseigner la médecine clinique à l'université de la capitale impériale. Il y fonde le musée d'anatomie pathologique qui, en moins de 10 ans, devient le premier d'Europe. Réputé être un des meilleurs médecins de son temps, Frank est victime d'intrigues, notamment de la part du médecin personnel du nouvel empereur, ce qui l'incite à accepter, en 1804, l'invitation de l'université de Vilnius de prendre en charge la chaire de clinique et de thérapie spéciale et d'y fonder la clinique universitaire. Il y fait adopter un *Plan pour l'organisation* de la faculté de médecine, sur le modèle de Pavie, approuvé par le ministre de l'Instruction publique du tsar et mis en œuvre en trois mois, « *là où en Autriche, écrit son fils dans ses Mémoires, trois ans n'auraient pas suffi* ». Il professe pendant près d'un an à Vilnius où il marque l'enseignement de son empreinte avant d'être appelé à Saint-Pétersbourg comme médecin personnel du tsar Alexandre I^{er} et comme recteur de l'Académie médico-chirurgicale impériale. Après trois ans dans la capitale russe où il ne supporte pas le climat, il revient à Vienne en 1808. Napoléon le convoque à Schönbrunn en 1809 pour lui proposer un poste à Paris, mais il décline l'offre. Médecin de Beethoven, il passe le reste de ses jours à Vienne où il meurt en 1821.

Le destin de son fils, **Joseph Frank** (1771-1841), est plus intimement lié à Vilnius. Né à Rastatt, il suit les cours de médecine de son père à Pavie puis à Vienne, où il commence à enseigner et exerce comme Premier médecin de l'hôpital. En 1802-1803, alors qu'il est déjà bien connu pour ses travaux scientifiques, il fait un « voyage d'instruction » en France (Strasbourg, Paris), Angleterre (Londres, Oxford, Cambridge, York, Birmingham), Écosse (Edinburgh, Glasgow) et Allemagne du nord (Kiel, Hambourg, Berlin) où il rencontre les plus éminents médecins et professeurs de l'époque et visite hôpitaux et établissements de soins. Durant ce périple, il

est élu membre associé ou correspondant de différentes sociétés savantes, à Strasbourg, Paris, Londres, etc. En 1804, il part à Vilnius pour la chaire de pathologie, en même temps que son père, dont il reprend une partie des activités à son départ en 1805 pour Saint-Pétersbourg. Il y dirige le département de pathologie ainsi que le musée d'anatomie pathologique. Il crée avec Bécu l'institut de vaccination, premier établissement du genre en Europe, puis une maternité et une clinique ambulatoire. Avec plusieurs professeurs de la faculté et médecins de ville, il prend l'initiative de créer la Société de médecine de Vilnius, la première de ce type en Pologne-Lituanie. Avec son épouse Christiane Gerhardy, soprano de talent et admiratrice enthousiaste des compositions de Beethoven, Joseph Frank prend une part active dans la vie culturelle de la ville et organise de fréquentes soirées musicales, notamment en l'honneur de Beethoven, pour financer ses actions de soins des nécessiteux de la ville⁷. Il quitte Vilnius en 1824 pour s'installer en Italie où il meurt quelques années plus tard.

Le dernier personnage de notre galerie de portraits est **Louis Henri Bojanus** (1776-1827). Il est né en 1776 à Bouxwiller, petite ville française du nord de l'Alsace et alors capitale du comté de Hanau-Lichtenberg. Bojanus y passe son enfance et fait ses études secondaires au collège de la ville jusqu'à la Révolution française. En 1793, la Terreur fait fuir sa famille qui se réfugie à Darmstadt où il poursuit ses études. Docteur en médecine et en chirurgie de l'université d'Iéna, il se spécialise en art vétérinaire. De 1801 à 1803, il visite les plus célèbres écoles vétérinaires d'Europe, à Paris-Alfort, Londres, Hanovre, Vienne, Dresde, Berlin et Copenhague. Cette expérience lui inspire un ouvrage qui lui apporte une première notoriété et lui vaut d'être accepté en 1803 pour enseigner dans la nouvelle Université impériale de Vilnius. Il y enseigne l'art vétérinaire, puis l'anatomie comparative qu'il introduit en Pologne-Lituanie et en Russie. En 1819, il publie à Vilnius la première étude sur les tortues en Europe, *Anatome Testudinis Europaeae*, comprenant notamment 40 planches et plus de 200 illustrations. Pour réaliser cet ouvrage majeur de l'herpétologie moderne qu'il édite à ses frais, il fait venir à Vilnius graveur et matériel d'impression et crée ainsi le premier atelier de lithographie en Lituanie. Lors de ses recherches, il découvre aussi le rein chez les mollusques bivalves, dit depuis « organe de Bojanus ». Naturaliste, il s'intéresse par ailleurs à ces animaux mythiques que sont l'aurochs et le bison, très présents dans les légendes et la toponymie de Lituanie. Ses travaux sur ces deux bovins sauvages, dont il démontre scientifiquement les différences, lui valent l'honneur de figurer dans la taxinomie universelle : la classification des espèces cite en effet le « *bos pri-*

⁷ Cf. l'article de Caroline Paliulis, *La maison Frank et l'intelligentsia de Vilnius au début du XIX^e siècle*, dans ce numéro des Cahiers Lituaniens.

migenius Bojanus 1827 » (aurochs) et le « *bison priscus Bojanus 1827* » (bison des steppes). Membre correspondant de plusieurs académies et sociétés savantes, Bojanus entretient des relations étroites avec des scientifiques en Russie et à l'étranger, et notamment avec le célèbre Georges Cuvier, le « père de la paléontologie », alors directeur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Gravement malade, il quitte sa chaire et Vilnius en 1824 pour Darmstadt où il meurt trois ans plus tard.

Bojanus et Frank quittent donc Vilnius l'année où Bécu meurt et ils ne seront pas remplacés par des Français. C'est la fin de notre « âge d'or ». Il est vrai que la relève est difficile car les universités en France ont été supprimées en 1793 par la Révolution. La vénérable université de Paris disparaît ainsi dès cette année-là, tout comme à Strasbourg, deuxième ville académique de France, les deux universités, catholique et protestante. Pendant près de 15 ans, tout l'enseignement supérieur en France est resté désorganisé. Les révolutionnaires privilégient l'organisation d'Écoles supérieures spéciales sans autonomie, à l'origine du développement des Grandes Écoles, particularisme français encore aujourd'hui. Ce n'est qu'en 1808 qu'est fondée une unique Université de France qui dispose du monopole universitaire et qui s'organise autour d'académies régionales, à raison d'une par ressort de cour d'appel, régies chacune par un recteur et en charge de l'ensemble de l'enseignement public – facultés, lycées, collèges, écoles primaires. Les universités de plein droit ne seront rétablies dans les villes françaises qu'avec la loi Liard de 1896, à l'exception de celle de Strasbourg, qui est rétablie dès 1872 suite au rattachement de l'Alsace à l'Empire allemand en 1871. Parallèlement, ce sera au tour de l'université de Vilnius d'être fermée en 1832, après l'insurrection polono-lituanienne de 1831.

Revenons à nos sept Français ; on aura observé qu'ils étaient de trois générations différentes. Le plus ancien, Regnier, est né dans les années 20 et n'a pas connu les trois plus jeunes. Gilibert, Frank père et Briotet sont nés dans les années 40 alors que Bécu, Frank fils et Bojanus sont des années 70. Le fils Frank et Bojanus se sont d'ailleurs connus à Vienne en suivant les cours du père Frank, tandis que Bécu fut l'élève de Gilibert à Grodno. Par ailleurs, sauf Bécu né en Lituanie, ce sont tous des hommes de l'Est de la France, nés dans les vallées du Rhin ou du Rhône, aux confins du Saint Empire romain germanique, aux nationalités pas toujours clairement établies⁸. Ainsi, lors de son entrevue avec Jean-Pierre Frank à Schönbrunn en 1809, Napoléon le considéra sans hésitation comme Français car sa ville natale de Rodalben avait été entre-temps rattachée à l'Empire français. Il

⁸ Notons que la translation empirique – et parfois erronée – des noms et prénoms de nos sept personnalités (Mykolas / Mikolajus / Mikołaj Renjė, Jokubas / Jakub Briotė, Augustas Bėkiu, Jan Piotr Frank, Jozefas Frankas, Liudvikas Enrikas / Liūdvigas Heinrichas Bojanus, etc.) dans les sources biographiques lituaniennes, polonaises et russes ne simplifie pas l'établissement de leur origine pour les chercheurs.

convient de préciser qu'à l'époque on est aussi d'abord sujet d'un monarque. Comme les autres professeurs étrangers et contrairement aux Polonais et aux Lituanais, les sept Français sont d'ailleurs tous d'origine roturière mais ont été presque tous anoblis lors de leur résidence à Vilnius. Régnier et Briotet le furent encore à l'époque polono-lituanienne, par la Grande Diète de 1788, et Bécu, par la procédure polonaise de l'*indygenat*. Quant aux Frank père et fils et à Bojanus, ils ont été tous trois nommés conseillers d'État par le tsar, ce qui les élevait à la 5^e classe de la table des rangs civils de l'Empire russe et leur conférait la noblesse héréditaire. Ces anoblissements accentueront d'ailleurs le clivage entre « étrangers loyalistes » et « Polonais patriotes » au sein du corps professoral de l'université de Vilnius.

Si l'origine sociale des Français est modeste, on remarquera par contre la diversité – et le prestige – de leurs lieux d'études universitaires et de leurs pratiques professionnelles avant de venir à Vilnius, en France d'abord (Paris, Strasbourg, Montpellier) mais aussi dans toute l'Europe (Pavie, Cambridge, Londres, Oxford, Edinburgh, Copenhague, Dresde, Göttingen, Heidelberg, Vienne).

Concernant la langue, bien que le polonais soit introduit comme langue d'enseignement à partir de 1797⁹, certains de nos médecins continuent à enseigner en latin (comme Bojanus) ou utilisent un polonais parfois approximatif (Bécu), ne se privant pas de donner des leçons particulières en français (Regnier), en allemand (Bojanus), voire en anglais (Bécu). Dans ses *Mémoires*, Joseph Frank n'a pas de mots tendres à l'encontre de ses compatriotes pour leur méconnaissance du polonais qu'il s'est appliqué lui-même à maîtriser. Quant aux publications qu'ils font éditer à Vilnius, elles sont généralement en latin (Gilibert, Bojanus), mais en polonais pour Joseph Frank. Ce sont elles qui feront leur renommée et, par la même occasion, celle de Vilnius. Notons que l'étude sur les tortues, que publie Bojanus à Vilnius en 1819, reste à ce jour la plus complète sur le sujet, au point d'avoir été rééditée *in extenso* en 1902 (en Allemagne) et en 1970 (aux États-Unis).

Finalement, que reste-t-il aujourd'hui de ces hommes ? Ils ont contribué à créer un enseignement de la médecine, dont le nombre d'étudiants, de 15 à la création du *collegium medicum* en 1781, est passé à 59 en 1791 et à 150 en 1822. À chacun de ces hommes reste attachée une discipline qu'il a introduite ou développée en Lituanie : l'obstétrique pour Régnier, l'anatomie humaine pour Briotet, les sciences naturelles pour Gilibert, la vaccination pour Bécu, la médecine clinique pour Jean-Pierre Frank, la pathologie pour Joseph Frank, et l'anatomie comparative pour Bojanus. Des lieux rappellent leur présence passée à Vilnius : pour la plupart d'entre-eux, une plaque en marbre dans la cour d'honneur de l'université, un buste en argile

⁹ Donc, paradoxalement, après l'annexion à la Russie (1795).

ou en plâtre dans la salle des Colonnes de l'université (Briotet, Bojanus) et leur effigie dans les fresques murales de la librairie *Littera* ; de plus, pour Gilibert, une rue à son nom à Kaunas près du jardin botanique (*Žilibero gatvė*) ; pour Bojanus, un grand buste en bronze dans l'auditorium de l'Académie vétérinaire de Kaunas ; pour Jean-Pierre Frank, un bas-relief inauguré à l'université en 2004 pour le bicentenaire de sa venue à Vilnius ; pour Joseph Frank enfin, le nom de la maison qu'il a habitée à Vilnius et qui abrite désormais le Centre culturel français (*Franko namas*), une statue près de l'Institut d'hygiène, une rue dans un nouveau quartier de la ville (*J.Franko gatvė*) ainsi qu'à Pavie (*via Giuseppe Frank*) et son imposante tombe en forme pyramidale au centre de la petite commune balnéaire de Laglio, au bord du lac de Côme en Italie.

Notons enfin que son père, Jean-Pierre Frank, reste très vénéré dans sa ville natale de Rodalben, avec une rue à son nom, un monument dans le parc de la ville, un petit musée (*Johann Peter Frank-Museum*), une fondation (*Johann Peter Frank-Gesellschaft*). Par ailleurs, une prestigieuse médaille (*Johann Peter Frank-Medaille*) est décernée chaque année depuis 1972 par une importante fédération de médecins en Allemagne¹⁰ aux plus éminentes personnalités qui contribuent au développement de la santé publique dans le pays. Quant à Gilibert, son nom a été donné au programme bilatéral franco-lituanien de soutien à la mobilité des chercheurs (PHC - Partenariats Hubert Curien) institué en 2002.

Principales sources bibliographiques :

- Joseph Frank, *Mémoires de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank son fils rédigés par ce dernier*, Tomes I, II, III, IV, Leipzig, 1848 [Manuscrit]
- Daniel Beauvois, *Lumières et société en Europe de l'Est : l'Université de Vilna et les écoles polonaises de l'empire russe (1803-1832)*, Paris - Lille, Champion, 1977.
- Jonas Kubilius (dir.), *Vilniaus universiteto istorija*, tome I : 1579-1803 ; tome II : 1803-1940, Leidykla 'Mokslas', Vilnius, 1977.
- Philippe Edel, *À l'occasion du 175^e anniversaire de la mort de Louis Henri Bojanus (1776-1827) : De Bouxwiller à Vilnius, la figure d'un grand naturaliste européen*. in : Pays d'Alsace, Saverne, n°200. pp.13-17, 2002.
- Alois Dauenhauer / Hermann Matheis (dir), *Johann Peter Frank (1741-1821), Gegen Armut und Krankheit, Leben und Wirken eines großen Arztes*, Rodalben, Johann Peter Frank-Gesellschaft, 2007.
- Tadeusz Kowzan, *The French in Wilna in the course of ages*. in : Studium Vilnense. Vilnius vol.2, nr 1. 2003.
- Tomas Venclova, *Vilniaus vardai, R. Paknio leidykla*, Vilnius, 2006.
- Laimonas Briedis, *Vilnius, City of Strangers*, Baltos Lankos, Vilnius, 2008.
- Gilles Dutertre, *Les Français dans l'histoire de la Lituanie (1009-2009)*, L'Harmattan, Paris, 2009.

¹⁰ Bundesverband der Ärzte des Öffentlichen Gesundheitsdienstes (BVÖGD).